

Dimanche dernier, dans une indifférence quasi générale, au milieu d'une information sursaturée de Covid-19, le Pape François a ouvert aux fidèles de sexe féminin la possibilité de recevoir le lectorat et l'acolytat. Ainsi le Saint-Père a-t-il admis officiellement ce qui était la pratique de nombre de paroisses depuis quelques décennies déjà - à savoir que des femmes lisent, au chœur, les premières Lectures de la Messe et que des filles, d'âge varié, servent à l'autel. Et non seulement le Pape a admis cet état de fait mais il l'a promu, par le texte « *Spiritus Domini* », au rang de véritable institution liturgique : des femmes de tous âges pourront désormais se préparer à recevoir de leur évêque ce ministère de 'lectrice' et d'acolyte - fonctions liturgiques officielles qui leur donneront autorité, au nom de l'Eglise, pour lire la Parole de Dieu à l'ambon et servir les saints mystères à l'autel.

En entendant cette nouvelle, certains pourraient commenter - blasés : « rien de nouveau sous le soleil ! Des paroissiennes qui lisent la première Lecture, des filles qui servent la Messe : cela ne date pas d'hier » ! D'autres, avec la voix grave et solennelle, professeront : « c'est une décision du Saint-Père - elle est, de ce fait, nécessairement juste et bonne ! »... L'Eglise catholique, cependant, n'est pas l'URSS des années staliniennes : il est donc possible de s'interroger avec un esprit libre et respectueux sur la pertinence de cette décision - qui introduit, en réalité, une véritable révolution puisqu'elle assume, authentifie et encourage une pratique radicalement nouvelle dans l'histoire de l'Eglise.

Parlons histoire, en effet, et rappelons que, jusqu'en 1972, le lectorat et l'acolytat étaient conférés uniquement aux séminaristes. Ils constituaient des étapes sur le chemin du sacerdoce. Ainsi, avant de recevoir la mission de proclamer et de commenter l'Evangile au moment du diaconat, le jeune séminariste se voyait confier par l'évêque le soin de lire et de chanter les Epîtres (lectorat) ; de même, avant de célébrer lui-même les saints mystères à l'autel, le candidat au sacerdoce recevait, dans l'acolytat, la mission d'accompagner et de servir le prêtre à l'autel ; quant aux servants de Messe de nos paroisses, ils s'acquittaient de cette mission de l'acolytat « en suppléance » - lorsqu'il n'y avait pas de séminaristes : ils remplaçaient et représentaient alors ceux qu'ils rejoindraient, peut-être, un jour.

Cette montée graduée et harmonieuse, par le lectorat et l'acolytat, vers le diaconat et le presbytérat avait un sens profond - non seulement pour le séminariste mais aussi pour toute l'assemblée des fidèles. L'unité masculine du chœur de nos

églises manifeste, en effet, que la Messe est, avant tout, l'acte et l'offrande du Christ-Epoux qui donne sa vie pour son Epouse qu'est l'Eglise. Toute la Messe culmine en ce moment de la Consécration où « l'Heure de Jésus » nous est rendue présente et contemporaine. Cette « Heure » dont le Seigneur nous parle dans l'Évangile de ce jour et dont il dit qu'elle n'est pas encore advenue à Cana. Car l'Heure de Jésus n'est pas celle où Il fait couler le vin mais où Il verse son Sang par amour pour nous - cet amour passionné, comparable à l'ardeur d'un jeune époux pour son épouse. « Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise : Il s'est livré pour elle » (Eph, 5, 25). Voilà ce qui est à l'œuvre à chaque Messe, à chaque consécration. Le fait que, dans le chœur, n'officiant que des hommes ou des garçons - des hommes en croissance - révèle que le sanctuaire, le chœur de l'Eglise où se célèbre la consécration est, avant tout et par excellence, le lieu de l'Epoux.

Enfin, soulignons-le avec franchise, le fait que le lectorat et l'acolytat soient des fonctions uniquement masculines permet aussi aux prêtres d'être plus libres et plus disponibles à Dieu au moment où, à l'autel plus qu'à tout autre moment, leur cœur doit être tourné vers les réalités d'en-haut. Ce motif de prudence n'est, sans doute pas spirituellement ou théologiquement le plus haut mais il ne doit pas être dédaigné pour autant... J'ai souvenir d'une Messe à Las Vegas, dans le Nevada, où la pulpeuse servante de Messe tenait plus de la star de cinéma que de la cistercienne d'âge canonique...c'était un peu gênant ; de la sorte, même sans qu'on en soit conscient, se mettent vite en place des attitudes de séduction et de mondanité, si ce n'est au chœur, du moins dans la sacristie...où bientôt l'adolescent ne viendra peut-être plus servir car il ne voudra pas y retrouver sa mère...autre souci...

Nombreuses sont donc les questions que cette décision fait naître, pour le présent et pour l'avenir... Célébrant dans la forme extraordinaire du rite romain, nous ne sommes pas directement concernés par l'impact d'une telle innovation ; cependant, tout ce qui survient dans l'Eglise universelle nous touche et nous intéresse puisque nous en sommes, en tant que baptisés, les membres et les fils. Souhaitons donc que, dans l'esprit de chacun comme dans le cœur de l'Eglise-Epouse, la Messe demeure toujours, clairement, l'Offrande de l'Epoux et que chacune de nos liturgies reflète, de la façon la moins imparfaite possible (car nous sommes bien limités !), la beauté de ce mystère.